



HAL
open science

La réparation au prisme des débats sur l'universel

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. La réparation au prisme des débats sur l'universel. *Reparation, Restitution, and the Politics of Memory / Réparation, restitution et les politiques de la mémoire*, De Gruyter, pp.217-224, 2023, 10.1515/9783110799514-012 . hal-04329365

HAL Id: hal-04329365

<https://hal.science/hal-04329365>

Submitted on 7 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Alexandre Gefen

La réparation au prisme des débats sur l'universel

Résumé : Les définitions de la littérature comme art de la forme et usage esthétique du langage ont été critiquées à l'heure de la mondialisation de la littérature car jugées abstraites et liées à un universel uniquement occidental. On se demandera si la notion de réparation, qui semble pouvoir caractériser les littératures situées et engagées dans des formes d'action impliquant communautés et identités, peut constituer une approche alternative du fait littéraire dans sa variété.

Mots-clés : réparation ; vulnérabilité ; littérature mondiale ; *Weltliteratur* ; universalisme

Concept attrape-tout dans nos sociétés fragiles, la réparation est devenue une des manières de définir le pouvoir d'action de l'art et en particulier de la littérature. Après avoir cherché à définir la littérature comme un usage particulier et dérogatoire de la langue, nos approches contemporaines nous rendent sensible à cette capacité du récit ou de la poésie à offrir aide, accompagnement au point d'en faire une des propriétés intrinsèques de la littérature. Mais la notion de réparation est-elle pour autant univoque et peut-elle s'universaliser comme une définition de la littérature ? Le débat est d'importance, tant la réflexion sur la littérature est centrale dans les débats contemporains sur l'universalisme.

« La littérature est une, comme l'art et l'humanité sont une » affirmait en 1949, avec un universalisme triomphant, la théorie littéraire de René Wellek et Austin Warren (1962, 42) en explicitant une idée qui s'est imposée depuis le début du XIX^e siècle : la littérature est un universel lui-même au service de l'universel. Si cette conception s'impose au début du XIX^e siècle, de la révolution kantienne faisant du jugement esthétique un universel « sans concept » au projet d'une *Weltliteratur* formulée par Goethe en 1827, elle est au cœur des débats contemporains pour lesquels le mot littérature reste tributaire d'une conception occidentale écrasant des pratiques variées. Dès 1955, l'immense *Histoire des littératures* dirigée par Raymond Queneau (1955–1958) adopte le pluriel, suivie en 1992 par le non moins gigantesque *Dictionnaire des littératures françaises et étrangères* de Jacques Demougin. Si *The Biography of 'The Idea of Literature'* du grand historien roumain Adrian Marino réaffirme encore l'unité en 1996 de la littérature occidentale depuis l'Antiquité, la conséquence la plus spectaculaire de cette prise de distance historique et relativiste des années 1980 a été d'interroger la pertinence même du mot de littérature dont

L'unicité est récusée. Soit des alternatives sont proposées (« le littéraire » pour Paul Aron et Alain Viala, le pluriel « les littératures » ou encore « l'écriture » d'après Derrida), soit la portée du mot est réduite au champ historique qui est le sien (Aron et al. 2002). Le passage à une échelle historique et géographique globale a conduit à interroger rétrospectivement l'unité du concept de littérature : à l'intérieur même du monde occidental, son application au monde antique a pu être dénoncée par exemple par Florence Dupont dans *L'invention de la littérature* (1998) et son extension à la hauteur du « monde », concept lui-même problématique, a été par exemple critiquée par Emily Apter dans *Against World Literature* (2013).

Les affirmations unitaires tendent à négliger la diversité des langues et des contextes des acteurs comme le fait remarquer Denis Hollier (1994, XXIV), par exemple. Ni Virgile, ni Shakespeare, ni Cao Xueqin, l'auteur chinois du *Rêve dans le pavillon rouge*, ne disposent du mot littérature ou du moins d'un équivalent exact, et l'action qui consiste à réunir des textes aussi éloignés que la « littérature » assyro-babylonienne, les poèmes des troubadours et les fanfictions sur Wattpad pour les aligner sur le programme *littéraire* des *Fleurs du mal* de Baudelaire n'est pas un geste évident ; ses effets de distorsion ne sauraient être sous-estimés. Assurément, la conception universelle unifiée de la littérature a été émise à partir d'une définition esthétique de celle-ci : qu'il s'agisse de la définir comme un écart à la langue ordinaire, une forme de réflexivité du langage ou encore l'usage d'une fonction poétique spécifique du langage, ces définitions sont incontestablement ancrées dans une tradition philosophique européenne née à Paris, à Londres ou à Weimar. Ces conceptions se sont accompagnées d'une pensée nationale de la littérature, entée sur les langues et cultures européennes, saisies elle-même de manière restrictive dans un idéal monolingue. Dans sa préface à son *Histoire de la littérature française* de 1894 Gustave Lanson n'affirmait-il pas « éliminer l'histoire de la littérature de langue d'oc » autant que « l'histoire de la littérature celtique » (Lanson 1894, XII) ? Bref, de la même manière que les définitions de l'universel peuvent être critiquées par les approches qui leur reprochent d'être instrumentales au colonialisme, les ambitions hégémoniques des définitions occidentales de la littérature ont été soumises, d'Edward Saïd à Gayatri Chakravorty Spivak, aux critiques que les épistémologies occidentales et non occidentales ont adressées à cet universel lorsqu'il s'est assimilé à la langue du dominant.

Que ce lien supposé entre littérature et universel soit crucial, on en trouvera inversement preuve dans la manière dont la littérature a été prise à témoin lors des attaques subies par les courants critiques de la recherche et de l'université, des études de genre aux approches postcoloniales. Qu'il s'agisse de réfuter le droit à l'examen critique des conditions de traduction et de mise en scène, de s'interroger sur la responsabilité personnelle des écrivains ou collective des représentations, de disqualifier les écritures politiques ou féministes engagées, ou de s'inquiéter du

singularisme et du différentialisme portés par les écritures contemporaines, une conception univoque, abstraite et absolutisée de littérature – supposément celle des Lumières, mais en réalité née avec le nationalisme scolaire du XIX^e siècle – est avancée par les défenseurs autoproclamés de l'universalisme « républicain » à la française. Ainsi, Isabelle Barbéris, porte-parole des idées de l'*Observatoire du décolonialisme*, mouvement défenseur des formes traditionnelles de l'universalisme laïque français en matière de culture et opposé à ce titre à la critique postcoloniale, s'en ainsi prend dans *L'Art du politiquement correct* à la « privatisation de la représentation », aux « logiques séparatistes » de l'art contemporain comme à ses ambitions politiques qui ne conduiraient qu'à « parodier » l'exercice de la démocratie. Rapprochant la quête de « diversité » de pratiques « tribales », l'essayiste regrette la disparition de « l'ancienne autorité de l'œuvre d'art » et de « communautés interprétatives communes » (Barbéris 2019) au nom de la démocratisation culturelle. Bergère de l'universel, la littérature devrait rester pure des débats et des intérêts des communautés humaines et se tenir dans une description à distance du monde, en alignant si possible la version du neutre qu'elle porterait sur les intérêts du mâle blanc européen. L'artiste, sacralisé par son rapport aristocratique à l'absolu, serait déclaré irresponsable. La mondialisation par la traduction, processus supposé transparent et lui aussi pur de tout enjeu politique, devrait permettre l'alignement des sensibilités sur des idéaux politiques et éthiques représentés si possible par la littérature et la langue française, dominante sur l'Europe et le monde : voilà la théorie littéraire de ceux qui critiquent aujourd'hui les études culturelles issues des USA, raillent la demande de justice des écrivaines et écrivains, dénoncent le tournant éthique de la critique, accusent en substance les études francophones ou les analyses de lectures intersectionnelles de servir l'islamisme. Les mêmes défendent l'immunité des artistes à tout prix et moquent le narcissisme supposé des uns comme les préoccupations écologiques des autres, renvoyant dos à dos les interrogations identitaires et les questionnements politiques, puis finalement condamnent aussi bien les écritures documentaires que les pratiques de performances, que l'on suive par exemple *L'Enfer du roman : réflexions sur la postlittérature* de Richard Millet en 2010 ou *L'Après littérature* d'Alain Finkielkraut en 2021.

Le risque de telles conceptions, patrimoniales si ce n'est conservatrices de la littérature, est la neutralisation du pouvoir d'interpellation et d'action de la culture, l'aseptisation de la force de transformation de la lecture et de l'écriture. Vouloir toujours dissocier le beau du vrai et du bon, déresponsabiliser les écrivains, les expulser hors de la cité réelle, revient à les désarmer. On peut moquer les *sensitivity readers*, mais se refuser à tirer les conséquences de la lecture et à prendre acte du pouvoir de la fiction, n'est-ce pas désespérer de la culture, de son pouvoir d'énonciation, de transformation ? L'innocuité politique de la littérature et de sa critique, sa dilution dans un universel qui ne serait pas incarné par des voix multi-

ples et concernées, son arraisonnement par l'abstraction, esthétique ou académique, son désengagement des problèmes du contemporain, c'est sa disparition. La France, qui au temps de sa gloire a su exporter sa théorie littéraire formaliste, est aussi l'inventrice de la *French Theory*, critique dont sont issues largement les études culturelles critiques, même si paradoxalement, comme l'a montré François Cusset (2005), elle n'en a jamais tiré profit pour elle-même. Alors que les études littéraires et les formations françaises méprisent parfois les littératures francophones et les littératures non occidentales, celles-ci rayonnent partout ailleurs. Alors que les *cultural studies* les plus variées vont souligner le rôle que la littérature peut jouer pour comprendre la diversité des manières d'habiter les corps et les sexualités, les formes variées de migration et de créolisation, les rapports au vivant et à l'environnement, ou pour illustrer la variété des imaginaires vulnérables en offrant des représentations aux oubliés de la mimésis, une partie de la critique préfère résister aux formes contemporaines concrètes et situées d'*empowerment* par la culture pour défendre un idéal d'universalité abstrait.

En proposant de redéfinir la littérature non par des propriétés du langage littéraire (son ironie, sa réflexivité) ou de l'intention de l'auteur (le désintéressement), mais par les effets de réparation et d'intervention produits par des formes pouvant être aussi différentes que des pièces de théâtre à finalité cathartique, des romans à thèse politiques, des récits de reconstruction ou encore de la poésie thérapeutique, l'idée de réparation peut-elle devenir un dénominateur commun aux littératures du monde et décrire un processus universel sans tomber dans les biais de l'universalisme kantien ? Dans la mesure où la réparation décrit un processus psychologique et participe d'une approche anthropologique de la littérature comme fait culturel, serait-il plus à même à unifier des formes culturelles d'expression extraordinairement variées que l'idée occidentale de la littérature, construction historique datée du début du XIX^e et décrivant au contraire la littérature comme désintéressée et intransitive, volontiers nichée dans la tour d'ivoire pour faire face au ciel des idées, ne parvient pas à saisir ? Le concept de réparation a été bien accueilli par les études postcoloniales sensibles à la manière dont le colonialisme a corrodé le tissu relationnel des sociétés traditionnelles qu'il détruisait et à la façon dont les écrivains ont inversement cherché à retisser ces liens par la forme d'attention, d'attribution d'agentivité et de parole permise par la fiction littéraire et la poésie – dans un sens très fort, la réparation n'est-elle pas l'autre nom des processus d'indemnisation et de restitution revendiqués par les sociétés anciennement colonisées ? Dans le champ culturel occidental, la réparation a été aussi associée aux désirs des écrivains de restituer du sens et de la visibilité aux formes de vie minorisées et détruites par les sociétés modernes, l'arraisonnement du monde par l'argent étant un processus de séparation destructeur des sociétés et de la relation à la nature. Contre le principe libéral d'autonomie, la littérature serait une énonciation relationnelle, ac-

compagnée de socialités relationnelles (festivals, ateliers d'écriture, clubs de lecture, etc.) promouvant des formes sociales de réparation (partage du sensible, création de communautés, etc.).

La notion n'est pourtant pas indemne de critiques. Si elle est issue de la mystique juive d'Isaac Louria, la « réparation du monde » (*tikkoun olam* en hébreu, voir Scholem 1974), elle s'est développée dans le contexte libéral anglo-saxon dont elle a en quelque sorte constitué un contrepoison : c'est face aux maux du capitalisme néo-libéral qu'elle a trouvé ses principales ressources d'action, comme j'ai essayé de la démontrer dans mon essai *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle* (2017) – pensons simplement aux romans se proposant de produire du bien (*feel good novels*) ou une forme de développement personnel : ce qu'il s'agit d'abord de réparer, c'est la solitude de l'individu dans le monde contemporain à une heure où l'action collective n'est plus de mise. Faire de la littérature un instrument de résilience est donc profondément lié à l'histoire culturelle occidentale : son extension à toute les formes d'intervention psychique sur l'individu ou la communauté (fonction cathartique, apotropaïque, etc.) imposerait de redéfinir la réparation comme l'hyper synonyme des fonctions thérapeutiques des formes symboliques et des rites et donc de perdre son sens spécifique.

Il n'est donc pas anodin que si les résistances à une pensée de la littérature comme action réparatrice peuvent émaner d'une nostalgie aristocratique d'un écrivain ayant les moyens de se situer au-dessus des querelles du monde et de se consacrer, dans une conception sacralisée, à un rituel de production d'une vérité supérieur nommé littérature, on peut objecter que la réparation est l'opposé de la transformation, de la révolution. La réparation vise potentiellement la restitution du passé, et justiciable d'une critique de son conservatisme. La réparation ne rompt pas avec les dominations, elle accepte l'imperfection d'un monde créé par un dieu faible dans son origine mystique ; elle ne le rejette pas. La radicalité critique de la littérature s'é moussse clairement à devenir réparatrice et se pense plus aisément comme dévoilement, colère ou scandale. Le geste de rupture propre à l'autonomie esthétique n'est pas sans vertu faut-il donc répéter : il permet de constituer tout objet ou toute personne comme digne d'intérêt, geste que Jacques Rancière nomme une « indifférence générique » (Rancière 1998, 26) : ce n'est plus l'objet représenté qui le qualifie comme littéraire, mais l'attention formelle accordée à la représentation, projet d'autonomie qui conserve sa part révolutionnaire, tout comme l'idée que la littérature puisse se penser comme un geste de résistance aux formes variées de comparution d'une société donnée.

Assurément, notre conception contemporaine de la littérature doit incorporer la littérature comme fin et comme moyen, la littérature comme intervention dans le monde et comme émancipation des contraintes politiques et morales imposées par la société, comme réponse au monde réel et comme rêve d'un autre

monde, comme réparation et comme révolution. Telle est la condition pour accueillir sous une même « ressemblance de famille » les hagiographies médiévales comme les récits graphiques d'Art Spiegelman, les récits amateurs des *rantbooks* sur Wattpad comme les *Notes de chevet* de Sei Shōnagon, les romans-feuilletons de l'époque de Balzac comme les garas sardes, le matrimoine comme la littérature hors du livre, le journalisme narratif comme le roman hypertexte, les *Chants de Chu* chinois de l'époque Han comme l'épopée créée par George R. R. Martin, le slam de Grand Corps Malade comme les tragédies élisabéthaines, les *Soundiata Keïta* du Mali comme les tweets d'Aimee Nezhukumatathil, les récits akkadiens de Gilgamesh comme les performances de Wendy Delorme. Plutôt que de penser un idéal littéraire univoque qui serait un universel, on gagne à faire des littératures des voies d'accès à la variété humaine. Même si la notion reste tributaire de l'occident moderne qui l'a imaginé comme contre-pouvoir, faire de la capacité de réparation une propriété fondamentale de la littérature pensée comme le moyen de réalisations différenciées et locales est une manière intéressante de résister à un universalisme faisant de la littérature une catégorie abstraite pensée à partir de ses modèles occidentaux.

Invoker le concept de réparation participe d'une réflexion visant à vider la littérature de son essentialité et de la repenser à la lumière de l'anthropologie culturelle, des *performance studies*, de l'histoire ou de la sociologie comme de disciplines qui, telles les sciences cognitives, proposent de donner à l'acte de raconter, de versifier ou d'écrire, des formes originales de naturalité. Aujourd'hui, préserver une part d'universel dans le geste esthétique, réparer l'universel si l'on veut, c'est prendre acte de la richesse et de l'ampleur des débats existentiels, moraux et idéologiques dans laquelle viennent désormais s'impliquer critiques et écrivains, plutôt que leur imposer un illusoire désintéressement et de jouer l'universel contre les identités.

Références

- Apter, Emily. *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*. London & New York : Verso, 2013.
- Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala. Éds. *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Barbèris, Isabelle. *L'art du politiquement correct*. Paris : Presses Universitaires de France, 2019.
- Cusset, François. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte, 2005.

- Demougin, Jacques. *Dictionnaire des littératures française et étrangères*. Vol. II. Paris : Larousse, 1992.
- Dupont, Florence. *L'invention de la littérature*. Paris : La découverte, 1998.
- Finkielkraut, Alain. *L'après littérature*. Paris : Stock, 2021.
- Gefen, Alexandre. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Corti, 2017.
- Hollier, Denis. « On Writing Literary History ». *A New History of French Literature*. Éd. Denis Hollier. Cambridge/London : Harvard University Press, 1994, xxi–xxv.
- Lanson, Gustave. *Histoire de la littérature française*. Paris : Hachette, 1894.
- Marino, Adrian. *The Biography of 'The Idea of Literature.' From the Antiquity to the Baroque*. Trad. Virgil Stanciu et Charles M. Carlton. Albany, New York : Suny Press, 1996.
- Millet, Richard. *L'Enfer du roman : réflexions sur la postlittérature*. Paris : Gallimard, 2010.
- Queneau, Raymond. Éd. *Histoire des littératures*. Encyclopédie de la Pléiade. Vol. III. Paris : Gallimard, 1955–1958.
- Rancière, Jacques. *La Parole muette : essai sur les contradictions de la littérature*. Paris : Hachette, 1998.
- Scholem, Gershom. *La kabbale*. Paris : Gallimard, 1974.
- Wellek, René et Austin Warren. *Theory of literature*. New York : Harcourt, Brace & World, 1962.

